

« Allez-y déjà, je vous rejoins tout à l'heure ». Ce n'est pas exactement ainsi que le formule l'évangile, mais en substance, c'est ça. C'est Jésus qui met ses disciples dans une barque et qui leur dit : « je vous retrouve de l'autre côté ». Sous-entendu de l'autre côté du Lac de Galilée ; sur sa rive ouest, pour localiser les faits avec concision.

C'est donc l'histoire toute simple de braves garçons qui s'embarquent au soir d'une journée bien remplie et que leur maître va rejoindre sur l'autre rive.

Mais ce pourrait bien être aussi l'histoire de l'église en général ; et ce n'est pas faire preuve d'une extraordinaire audace théologique que de voir en cette barque-là, l'allégorie du cheminement des croyants. Nous sommes de ces croyants partis pour traverser la vie exactement comme les disciples allaient traverser le Lac : sachant que, quoiqu'il se produise, à l'autre rive, celle où se couche le soleil, nous attend le maître.

C'est une interprétation possible, sans surprise. Aussi peut-être une façon de concevoir les choses où les gens restent bien à leur place, à fond de cale, dans un monde fait de tempête et d'éléments contraires, certes, mais où nous sommes là pour nous taire et ramer.

Mais ce n'est pas le monde de la bible, ce n'est pas là la bonne nouvelle : celle de l'évangile où on marche sur l'eau.

La parole de Dieu, au contraire, est toute pleine de surprises : elle s'élève en faux contre les représentations trop convenues que nous n'arrêtons pas de nous faire du divin, de ce que nous supposons qu'il attend de nous et que jamais nous n'arrivons à accomplir...

On devrait le savoir au moins depuis Elie. Depuis que ce très vieux prophète tout déprimé avait vu passer son Dieu à l'entrée d'une caverne. Et Dieu, pas n'importe lequel : le Dieu des armées comme dit littéralement le texte. Certaines de nos traductions rendent par : le Seigneur de l'Univers, soit, mais le *Elohei Tsebaoth* du livre des Rois, c'est bien au maître des puissances que ça fait allusion.

Le livre des Rois n'a pas peur des mots pour casser les images, parce que dans le livre des Rois, le Dieu des armées n'est déjà plus dans le vent puissant et fort, plus dans le tremblement de terre et encore moins dans le feu qui brûle tout. Dieu dans le livre des Rois se révèle à Elie par trois mots : *qol / d'mamah / daqah* (la voix, le silence, la finesse -aussi fins que peuvent l'être les grains de poussière-).

Le bruissement ténu du silence ; la voix d'un léger souffle ; personne ne peut affirmer rendre exactement ce qui est écrit, mais nous aurons compris au moins cela : Elie au sortir de sa grotte n'est pas en face d'une divinité fracassante et tonitruante. C'est bien le Dieu des armées, mais nos images de cohortes guerrières, avec un texte comme celui-là, restent dans les profondeurs de nos cavernes ; elles n'ont déjà plus rien à faire avec le Dieu d'Elie : le Dieu qui se montre à lui dans la douceur d'un murmure.

Plus rien à voir avec une entité terrifiante qui nous attendrait flanquée de son terrible Christ, Messie redoutable, messenger exigeant. Parce que de ces représentations-là, il en court la chrétienté et même au-delà ; et que s'il n'y avait la parole de Dieu, la bonne nouvelle de Jésus le Christ, pour venir nous répéter le contraire, nous finirions par nous y résigner.

Tais-toi et rame... Si les vents sont contraires et les épreuves bien là, c'est que l'humain n'est qu'un insecte qui n'a d'autre choix que de se débattre dans la vie : sale temps pour les mouches peut-être, mais tais-toi et rame...

Il y aurait beaucoup à dire sur la résignation mortifère qu'engendre cette façon de voir les choses. L'évangile non plus ne se tait pas devant le fatalisme, mais plutôt qu'une approche philosophique ou sociologique, il préfère peut-être cueillir les gens où ils sont. Où ils en sont de leurs espoirs déçus, de leurs désespoirs.

Et dans l'histoire de ce matin, les disciples sont bien en train de ramer au milieu du Lac de Galilée.

Pourtant le Lac de Galilée, ce n'est pas la mer à boire. Le Lac de Galilée, dans sa meilleure largeur, c'est un quinzaine de kilomètres, rien donc d'un voyage au long cours. On s'y embarque sans même y penser.

Parce qu'aussi, les pensées des disciples, au départ, sont très probablement ailleurs. Certainement se remémorent-ils les événements de leur journée.

Vous savez ce fameux après-midi où Jésus avait nourri la foule avec cinq pains et deux poissons. On n'avait pas compris comment, mais Jésus avait levé les yeux au ciel, et tout le monde avait été rassasié, et il en était encore resté encore de quoi remplir douze corbeilles. De quoi alimenter aussi nos réflexions, et bien avant tout ce qui ait pu s'écrire là-dessus, les premiers commentaires des disciples s'embarquant sur le Lac de Galilée.

La multiplication des pains, dans l'évangile de Matthieu précède immédiatement la traversée du Lac ; et c'est elle qui -mais que voudrions-nous que ce fût d'autre- qui va occuper leur réflexion au moment de grimper dans la barque. La traversée elle-même n'était pour eux qu'une formalité. Quinze kilomètres à tout casser, pour des pêcheurs professionnels, qui plus est sur leur lieu de travail, ils n'avaient pas le dessein d'y passer la nuit.

Et pourtant.

Et là il y a dans le texte comme quelque chose qui se fige, une trajectoire qui est suspendue. Alors des vents contraires, peut-être bien.

Peut-être bien aussi que le parallèle qu'on établit volontiers entre la barque des disciples et la barque de l'église nous évoque une pitoyable réalité. Un canoé qui n'avance à rien, ou si peu ; des passagers à qui ne reste plus que le souvenir des moments forts : derniers occupants d'une nacelle en passe de sombrer dans l'oubli, naufragés annoncés d'un monde devenu trop houleux.

Les parallèles, c'est nous qui les faisons. L'évangile raconte les disciples sur la mer, l'évangile dit les vagues, l'évangile parle de la nuit.

Et parlant de la nuit, Matthieu va nous indiquer l'heure qu'il est : ça c'est un détail du texte, mais c'est un détail qui empêche l'obscurité d'avoir le dessus, qui nous interdit de figer le temps et les choses. Matthieu pour nous indiquer l'heure le fait ainsi qu'à son époque où la nuit se répartissait en quatre veilles.

Rappelons-nous, nous sommes dans un univers qui n'est si minuté que le nôtre. En journée on sait se repérer au soleil, et la nuit on se débrouille. Et des soldats aux bergers, ils sont en principe quatre à se partager une nuit de veille. Le premier fait ses quelques heures et va

réveiller le suivant quand il estime pouvoir aller se coucher, et ainsi de suite jusqu'au quatrième, qui lui reste va rester jusqu'au matin.

Et précisément le texte de Matthieu nous dit que c'est à la quatrième veille de la nuit qu'intervient Jésus. Ça nous permet de savoir que nous sommes en fin de nuit, très bien, mais avant cela, Matthieu vient de poser deux considérations qui portent loin.

Premièrement Matthieu vient de diviser la nuit comme d'autres divisent leur ennemi. Avec ses quatre veilles, la nuit de Matthieu n'est plus cette redoutable masse informe et sombre, cette chape de plomb opaque. D'ailleurs nous savons bien que sur sa fin, la nuit perd en opacité.

Et secondement, des quatre veilleurs consécutifs de la nuit, c'est le dernier qui va obligatoirement rester éveillé. C'est celui-ci qui ne se rendormira pas, parce qu'il ne le peut pas. Il ne sommeille ni ne dort celui qui veille sur Israël disaient déjà les vieux textes. Et c'est donc tel qu'apparaît Jésus.

Pace que Jésus, lui non plus, n'a pas dormi. Le soir venu il était monté dans la montagne et pria. Et ses disciples embarqués, petit point noir sur ce lac sombre, il les a eus tout le temps sous les yeux, aussi sûrement que nous sommes sous son regard.

C'est notre regard à nous qui se dérobe au creux des vagues... Jésus marche maintenant à la rencontre d'une barque en péril.

Que cette rencontre ait terrifié les disciples, c'était prévisible. Beaucoup plus prévisible que quelqu'un qui marche sur l'eau. Et le prévisible toujours nous masque le secours qui vient de Dieu, et souvent même le soutien que nous portent nos semblables. Le prévisible, et tout ce qui s'apparente au « c'est cuit d'avance ».

Les disciples sont terrifiés parce qu'ils ne reconnaissent pas Jésus. Ils ne le peuvent pas, pas dans la nuit, et encore moins au contre-jour d'une aube qui se dessine. Il va falloir que Jésus leur parle. On peut distinguer les lueurs de l'aurore, mais c'est toujours Jésus qui parle pour que nous le reconnaissions.

Alors ils comprennent qu'ils ont assez ramé. Pierre ne peut plus se taire, il doit parler, il ose parler, il veut être en contact avec Jésus qui vient à lui. C'est magnifique cette réaction. Tous ne l'ont pas dans la barque, et des autres évangiles qui rapportent ce récit, Matthieu est seul à l'évoquer, ce Pierre qui ne veut pas et ne peut pas se taire.

Alors viens, Pierre. Ça aussi c'est surréaliste comme dialogue. Plus surréaliste encore, Pierre qui quitte la sécurité relative de la barque pour aller marcher sur l'eau. Il ne va pas essayer de marcher ; parce que s'il n'avait fait qu'essayer, il aurait fait ce qu'on fait dans un tel cas de figure : plouf.

Alors ça n'avait rien d'une marche triomphale et son pas n'a pas duré indéfiniment, mais il a marché sur les eaux, à la rencontre de Jésus, dit le texte. Considérant la puissance du vent, il s'est enfoncé poursuit l'évangile, et c'est toujours aussi surréaliste, parce qu'à la verticale d'un plan d'eau personne n'a en principe le temps de couler progressivement. Et ce temps-là, qui lui est comme donné, Pierre le met à profit pour parler, pour crier : « Seigneur sauve-moi ».

Jésus aura-t-il le temps de lui porter secours ? A combien d'enjambées se trouve-t-il encore ? Et compte tenu de la vitesse du vent, de la fureur des éléments... Autant de questions que Pierre n'a pas le temps de se poser, mais que nous pourrions, à temps-perdu, objecter.

Le texte est plus essentiel que cela : Jésus étendit le bras et le saisit. Aussi surréaliste que soit déjà cette histoire, voilà encore que Pierre était à portée de main de Jésus. Mais en est-il un seul de nous qui ne le soit pas ?

Homme de peu de foi, pourquoi tu doutes ? C'est la question de Jésus qui saisit Pierre. Je ne suis pas sûr qu'elle lui ait été exclusivement réservée.

Il en est qui rament, il en est qui se taisent.

Pierre ne le pouvait plus, ne le voulait plus. Il a parlé, il a pris un risque à sortir de la barque, mais il a marché. Jésus lui a répondu : viens. Il ne l'a pas lâché. Début d'une longue histoire, celle d'une barque sous le regard de son Seigneur ; de croyants que Jésus ne lâche pas du regard et qu'il tient à portée de ses bras.

Alors pour surréaliste que cela paraissent, nous sommes de ces gens-là. Des gens de peu de foi, mais des gens à qui l'évangile vient dire, tu peux parler à ton Dieu, tu peux lui rendre grâce de ce qu'il est : c'est lui qui gonfle imperceptiblement mais sûrement ta voile.